

LE MAL, LA *KULTURARBEIT* : EN REVENANT SUR *L'ESPRIT DU MAL* DE
NATHALIE ZALTZMAN

[Barbara De Rosa](#)

ERES | « [Connexions](#) »

2020/1 n° 113 | pages 197 à 210

ISSN 0337-3126

ISBN 9782749267234

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-connexions-2020-1-page-197.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Le mal, la *Kulturarbeit* : en revenant sur *L'esprit du mal* de Nathalie Zaltzman

« S'il est une œuvre théorique précieuse pour nous tous, c'est bien celle de Nathalie Zaltzman, car elle pose avec vigueur et clarté des questions fondamentales d'une grande profondeur. Questions courageuses sur la fonction vitale de la pulsion de mort [...], sur la résistance de l'humain et le paradoxe de l'inhumain en l'homme [...] sur la civilisation et sur son immersion par moments dans l'obscurité et la barbarie [...]. Questions aussi sans complaisance sur la véritable nature des progrès que la *Kulturarbeit* accomplit [...] »

R. Colin (2009)

Au moment de la disparition de Nathalie Zaltzman¹, il y a dix ans, le psychanalyste Robert Colin témoignait par ces mots d'une pensée qui ne cesse de nous engager, au vif de son actualité. La fécondité d'une œuvre se révèle dans sa capacité à engendrer de la pensée, à générer de l'intelligibilité et à témoigner de la présence vivante et transformatrice de son auteur. L'héritage de NZ donne lieu à des rencontres scientifiques régulières, donnant à entendre la fécondité de cette pensée pour donner de la lisibilité à notre présent².

1. Dorénavant désignée par les initiales NZ.

2. Le colloque *Psychanalyse et culture : l'œuvre de Nathalie Zaltzman* », organisé par J.-F. Chiantaretto et G. Gaillard, s'est tenu à Cerisy en août 2019 un autre, sous ma direction, *Il male dal prisma del Kulturarbeit. Sull'opera di Nathalie Zaltzman* a eu lieu à Naples en 2012 ; le Quatrième Groupe a organisé le colloque *Vivre à la hauteur de sa condition psychique. Autour de l'œuvre de Nathalie Zaltzman* à Paris, en 2010 ; enfin, la même année, J. André a organisé *Psyché anarchiste. L'œuvre de Nathalie Zaltzman*. L'œuvre de Nathalie Zaltzman est en cours de traduction dans plusieurs langues : traduction en italien, par moi-même, de : *L'esprit du mal* (2007), *D'un raccordement de mémoire problématique* (2005), *Faire une analyse et guérir : de quoi ?* et *Le normal, la maladie et l'universel humain* (1998) ; traduction en grec de *La pulsion anarchiste* avec une préface de G. Stephanatos, Athènes, Hestia, coll. « *Psychoanalytika* », 2019.

Barbara De Rosa, département d'études humanistes, université de Naples Federico II (Italie) ; baderosa@unina.it.

La recherche théorico-clinique de NZ se spécifie par la ténacité avec laquelle les dimensions de l'individuel et du collectif sont tenues ensemble et articulées. En prenant appui sur la perspective freudienne du *Zuiderzee* (Freud, 1932), l'auteur affirme que le travail de la cure et le travail de la culture sont les deux faces d'une même médaille, l'instrument psychanalytique étant une source incontournable de la *Kulturarbeit*. De son investigation, NZ nous a laissé les précieux concepts de pulsion anarchiste, d'identification survivante, de réalité humaine et d'Éros barbare, qui soutiennent l'analyse des scandaleuses potentialités mortifères présentes *dans* l'homme et, simultanément, de ses intarissables capacités de résistance en situation extrêmes (1998, 1999). En se plongeant chronologiquement dans son œuvre, depuis ses premiers écrits, l'on découvre que la pulsion anarchiste constitue le pilier théorico-clinique sous-jacent à la pensée de NZ sur le mal et la *Kulturarbeit* (De Rosa, 2014, 2019). Il s'agit d'une notion conçue comme force de résistance à l'emprise totalitaire sur l'homme qui préserve le dynamisme psychique et la dialectique autre/même qui nous rend humain et qui nous préserve comme tels (Beetschen et coll., 2011). La résistance de l'humain, soutenue par la pulsion anarchiste, se qualifie comme résistance de la *différence* (De Rosa, 2016, 2018a).

En explorant le processus de déshumanisation à la lumière de l'expérience-limite que constitue la Shoah, NZ écrit : « pour moi, cette expérience-limite est une révélation macroscopique de ce qui fait partie de l'universel de l'homme³ ». La Shoah montre, à la manière d'une lentille grossissante, les potentialités mortifères *dans* l'homme, ses capacités de résistance, mais également des détails importants du processus de déshumanisation. La Shoah révèle, au degré le plus élevé et, donc, bien visible, ce qui est présent, *a minima*, en chacun de nous. À cet égard, je propose de l'utiliser comme une loupe posée sur l'humain, afin de mieux comprendre et analyser notre monde contemporain ; ce faisant, la Shoah devient un héritage vivant qui échappe aux risques commémoratifs (Loewenthal, 2014) d'un passé lointain, proie facile des négationnismes d'aujourd'hui.

Dans un de ses derniers éditoriaux de *Connexions*, E. Diet (2019) nous invitait au *temps de la résistance*. Ce travail tente de contribuer à cette dynamique. Dans l'idée que la pensée sur le mal extrême est une nécessité éthique et un instrument de survivance individuel et collectif grâce à la *Kulturarbeit* qu'elle engendre, nous proposons de revenir ici sur le dernier legs que nous a laissé NZ.

L'esprit du mal

À la sortie de l'essai intitulé *L'esprit du mal* (2007), il y eut un débat sur le choix du mot *esprit*, face au risque d'une substantialisation

3. N. Zaltzman, *De la guérison psychanalytique*, Paris, Épîtres, 1998, p. 105.

du mal qu'il pourrait engendrer ; sa première idée d'intituler cet essai : *L'intelligence du mal* (Francioli, 2008) témoigne de la perplexité de NZ.

Je partage cet avis, exprimé il y a dix ans : d'un côté, l'intelligence étant la propriété d'un être vivant, le choix du terme *intelligence* n'est pas été exempt du risque d'hypostasier le mal, d'un autre côté, il réduit à une qualification unique la richesse de ses facettes auquel l'auteur fait référence lorsqu'elle creuse la question du mal ; en revanche, la polysémie du mot *esprit* semble désigner avantageusement sa complexité conceptuelle : l'*esprit* comme le *sens profond*, l'*essence* du mal, comme *substance volatile* et, enfin, comme *fantasme*, *spectre* (Robert, 2007). Je vais essayer de creuser la polysémie du terme *esprit* à l'aide de la loupe de la Shoah.

L'Éros barbare et la résistance de la différence

NZ nous enseigne que le *sens profond*, l'*essence* du mal, n'a rien à voir avec l'agressivité, ferment de la vie psychique ; il n'équivaut pas à la pulsion de mort, ni tout simplement à une régression psychique. Ce mal ne s'oppose ni à la loi morale, ni au fonctionnement secondaire, mais plutôt il les pervertit. Il faut le concours des instances supérieures de l'organisme psychique individuel et collectif pour que l'esprit du mal se répande, en instaurant quelque chose d'inédit, « une néo-réalité psychique et sociale », fruit de la décomposition d'une civilisation qui « modifie les moi individuels et les idéaux collectifs⁴ ». Cette néo-réalité du mal vise à effacer, chez les victimes, le lien d'appartenance à l'espèce sur lequel s'édifie et se préserve la réalité humaine : l'identification survivante. Dans le sillage de l'obscur concept freudien d'identification primaire et en lien avec celui de contrat narcissique d'Aulagnier (1975), Nathalie Zaltzman conçoit l'identification survivante comme un bagage psychique vital, un point d'ancrage qui « noue l'intégrité narcissique de chacun à l'évolution narcissique impersonnelle de l'ensemble⁵ ».

La Shoah montre que la destruction de ce lien inconscient peut être menée avec minutie dans une expansion inouïe, mais aussi que la violence desubjectivante, déshumanisante, déchaîne chez les victimes une force de résistance également inouïe : « Le ressort de notre lutte n'aura été que la revendication forcenée [...] de rester, jusqu'au bout, des hommes [...]. La mise en question de la qualité d'homme provoque une revendication presque biologique d'appartenance à l'espèce humaine⁶. » La pulsion anarchiste, composante vitale de la pulsion de mort, soutient cette *revendication forcenée* grâce à sa fonction de déliaison qui protège le sujet de l'agglutination mortifère d'un *Éros* devenu

4. N. Zaltzman, *L'esprit du mal*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2007, p. 109.

5. N. Zaltzman, *De la guérison psychanalytique*, op. cit., p. 99.

6. R. Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Robert Marin, 1947, p. 11.

barbare. En témoigne son dernier travail qui lui tenait à cœur autour des formes surnoises et mortifères d'Éros, passées et présentes⁷.

Or, où est l'Éros chez les bourreaux et dans son rapport avec la destruction du sujet ?

La constitution de la masse est soutenue par la force de la libido qui, à travers l'abolition de toute différence, l'idéalisation et l'indispensable support projectif (Freud, 1921), conduit à une communauté de *tous les mêmes* ! ; tous égaux et glorifiés, d'une part, tous égaux et dénigrés, de l'autre⁸ (Scarfone, 2007). « La volonté de la masse, ajoute NZ, repose sur l'activité grégaire, agglutinante d'Éros⁹. » Depuis la lentille grossissante des camps, Bettelheim nous rappelle combien les SS encourageaient l'esprit de corps entre les déportés, en attaquant féroce-ment chaque forme d'individualisme, car ils pressentaient « qu'il était plus facile de résister si on agissait en tant qu'individu¹⁰ ». Il faut alors concevoir le camp de concentration comme un laboratoire « pour désintégrer la structure autonome des individus¹¹ », comme mouvement qui participe de l'extermination. Les dérives totalitaires qui se déroulent sur le gradient le plus extrême du mal sont à entendre comme des expérimentations omnipotentes de transformation de la nature humaine (Arendt, 1973), dans la mesure où elles visent à effacer ce que lui est propre « la différenciation de l'individu, son identité particulière¹² ».

Toutefois, c'est dans cette agglutination déshumanisante que la pulsion anarchiste « sauve une condition fondamentale du maintien en vie [...], la possibilité d'un choix¹³ ». Dans sa position de témoin, Antelme affirme : « les SS qui nous confondent ne peuvent pas nous amener à nous confondre. Ils ne peuvent pas nous empêcher de choisir. [...] Plus le SS nous croit réduits à une indistinction [...] plus notre communauté contient en fait de distinctions [...]. L'homme des camps n'est pas l'abolition des différences. Il est au contraire leur réalisation effective¹⁴ ».

Dans les situations limites, c'est le registre d'Éros qui devient dangereux. Les survivants nous racontent que la rapidité d'acceptation des lois et du fonctionnement du camp est essentielle à la survie ; le maintien de la lucidité sur l'inéluçabilité de la mort protège de la tentation et du danger de glisser dans l'illusion et le déni. Désir, plaisir, nostalgie, souvenir, rêve, sont les voies les plus directes vers la mort, d'abord psychique, ensuite physique. « Oh, Pikolo, Pikolo, dis quelque

7. Ce travail ne paraîtra qu'après sa mort en 2011 : « Qui est le barbare ? »

8. Il serait intéressants de creuser le lien avec des formes de massification d'aujourd'hui, comme les *e-communities* (cf. la recherche de Boursier et coll., 2019).

9. N. Zaltzman, *De la guérison psychanalytique*, op. cit. p. 139.

10. B. Bettelheim, « Comportement individuel et de masse dans les situations extrêmes », dans *Survivre*, Paris, Laffont, 1943, p. 105.

11. *Ibid.*

12. H. Arendt, *Les origines du totalitarisme*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 620.

13. N. Zaltzman, *De la guérison psychanalytique*, op. cit., p. 139.

14. R. Antelme, *L'espèce humaine*, op. cit., p. 127.

chose, parle, ne me laisse pas penser à mes montagnes¹⁵ ! », crie Levi, tout en soulignant le risque caché dans la réduction momentanée de la souffrance et de la fatigue : « quiconque possède encore une lueur de raison y reprend-il conscience [...] aussi en venons-nous à penser à ce qu'on a fait de nous [...] les souvenirs du monde extérieur peuplent notre sommeil et notre veille [...]. Malheur à celui qui rêve : le réveil est la pire des souffrances¹⁶ ». La vie dans toutes ses formes, est fatale : « Le printemps nous trahira bien plus [...]. On aura faim, avec la lumière, avec la tiédeur de l'air dans la bouche. [...] Des oiseaux chanteront [...] Les anthrax grossiront. Les bois seront verts sous les yeux des moribonds¹⁷. » En préservant une forme minimale de différence, en imposant la priorité du registre du besoin sur celui du désir, la pulsion anarchiste soutient la résistance de l'humain, et c'est à ce moment-là que « survivre devient l'acte de restauration de la condition humaine¹⁸ ».

La question du semblable

Si l'esprit du mal est, dans son *essence*, un attentat au lien inconscient à l'humain, c'est son apparition sur la scène de l'histoire qui dévoile ce lien : « la variété des rapports entre les hommes, leur couleur, leur formation en classes masquent une vérité qui apparaît ici éclatante [...] : il n'y a pas des espèces humaines, il y a une espèce humaine¹⁹ ». Dans la destruction, malgré et grâce à elle, ce lien reste inextinguible, NZ entend ainsi l'apparent paradoxe de Blanchot : *l'homme est l'indestructible qui peut être détruit*.

Dans son essai, NZ analyse la notion juridique de *crime contre l'humanité*, née après la Shoah et en réaction à elle. Elle nous dit qu'en arrachant aux terres obscures de l'inconscient ce lien inconscient à l'humain, la notion témoigne d'un gain de la *Kulturarbeit* ; en étant élevé au droit inaliénable que personne ne devrait jamais plus mettre en discussion, ce lien acquiert une connotation éthique. Cependant, dans la notion juridique, ce gain d'intelligibilité est obtenu au prix d'un rejet du mal ; ses actes étant définis comme *inhumains*, les auteurs seraient considérés, donc, comme hors de l'humanité. En cela réside le point de défaillance de la *Kulturarbeit* qui dévoile le processus sous-jacent de sacralisation des origines. Au moment où le plus grand effort de penser le mal est réalisé, celui-ci se résorbe et se rend invisible, laissant sur la scène « un crime de lèse-majesté de l'humanité, sans auteurs²⁰ ». En renvoyant à cette tendance indélébile du mal à s'éclipser, le choix du

15. P. Levi, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 1958, p. 150

16. *Ibid.*, p. 69 sqq.

17. R. Antelme, *L'espèce humaine*, *op. cit.*, p. 260.

18. M. Blanchot, *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 196.

19. R. Antelme, *L'espèce humaine*, *op. cit.*, p. 327.

20. N. Zaltzman, *L'esprit du mal*, *op. cit.*, p. 76.

mot *esprit*, dans le sens de *substance volatile*, semble, de ce fait, tout à fait pertinent.

NZ souligne qu'une véritable avancée de la *Kulturarbeit* demande la prise en charge de ce qui porte atteinte à l'humanité comme partie intégrante d'elle-même. Voici en jeu la question du semblable. Il faudrait rompre la bipartition fallacieuse entre bourreaux et victimes, entre déshumain et humain, qui nous protège d'un travail psychique pénible, mais pourtant nécessaire à la reconstruction d'une humanité anéantie : « Il était évident pour tous qu'[Eichmann] n'était pas un "monstre", quoi qu'en dît le procureur²¹. » C'est là l'horreur auquel nous essayons d'échapper, « admettre que "je" suis écœurant, que "je" humain suis écœurant²². » On est dans la ligne de pensée de NZ : « Le travail de la culture est ce savoir intime. Il ne suffit pas que le sachent les individus, un à un. Il faut aussi que l'humanité, celle qui se purifie de ses propres crimes, réussisse à *connaître* l'intimité en elle de la dimension du mal²³. »

Se laisser envahir par l'inquiétante étrangeté du dissemblable pour en récupérer la ressemblance et, avec elle, mon humanité et la sienne, c'est un travail qui contient une charge éthique. Fédida écrit : « c'est là où achoppe la pensée qu'il faut persister dans la pensée [...]. Sinon je refais l'acte de la disparition²⁴ ». Ainsi, il nous met en garde contre le risque de considérer la Shoah comme quelque chose d'*inimaginable*, c'est-à-dire le risque de collusion avec la moqueuse certitude nazie qui hantera sommeil et veille des déportés à jamais : *personne ne vous croira* (De Rosa, 2020).

La destitution du semblable est une forme de déshumanisation, mais épuiser la définition de l'autre par sa ressemblance cache une autre forme de déshumanisation que Scarfone appelle *sérialisation* ; ce qu'il faudrait préserver c'est, donc, la dialectique du paradoxe *semblable parce que différent*, « la nécessaire et insoluble contradiction inhérente à tout sujet humain d'être à la fois même et autre²⁵ ». *Je est un autre*, disait le poète.

Détails du processus de déshumanisation

L'effacement de la dialectique autre/même permet de se débarrasser de la blessure, de la séparation, du manque, révélés par la rencontre avec l'autre. L'assimilation totalitaire de l'autre efface ce que son apparition met à jour, l'*Objektlosigkeit*, à quoi Freud donne la portée théorique du prototype de l'angoisse. Dans le triomphe de l'indifférencié qui en

21. H. Arendt, *Eichmann à Jérusalem*, Paris, Gallimard, 1963, p. 67.

22. P. Fédida, « Humain/déshumain », dans P. Fédida et coll., Paris, Puf, 2007, p. 27.

23. N. Zaltzman, *L'esprit du mal*, *op. cit.*, p. 110.

24. P. Fédida, « Humain/déshumain », *op. cit.*, p. 25.

25. D. Scarfone, « Seul ce qui est humain peut nous être étranger », dans P. Fédida et coll., *Humain/déshumain*, *op. cit.*, p. 220.

découle se déclenche la *passion* d'emprise, qui peut arriver à se charger du sens originare que lui confère l'épopée grecque : l'*hybris*, le péché souverain de l'homme qui revendique pour soi le pouvoir du Dieu. N'est-ce pas dans le pôle extrême de cette *passion* qu'on peut situer la politique nazie, définie par Goebbels comme *l'art de rendre possible ce qui semble impossible* ?

Dans la relation, l'emprise est une défense toute-puissante contre la menace de réapparition d'un état de détresse (De Rosa, 2018a) ; je voudrais m'arrêter ici sur les détails du processus de déshumanisation que les lentilles grossissantes nous aident à repérer, mais aussi sur l'espoir qui nous aide dans la tâche collective de la *Kulturarbeit* à laquelle NZ nous convie à la fin de son essai.

L'homogénéisation de l'autre/semblable implique sa réification ; d'après Green, il s'agit d'une désobjectalisation (2000). En effaçant la dimension humanisante de l'altérité, le fanatique renverse le rapport de dépendance (Grunberger, 1971), en acquérant une toute-puissance dont la victime même est séduite : « il y eut des moments où je vouais une espèce d'ignominieuse vénération à la torturante souveraineté qu'ils exerçaient sur moi. Car celui qui a le droit de réduire l'homme à la chair et d'en faire une proie gémissante offerte à la mort, n'est-il pas un dieu ou tout au moins un demi-dieu²⁶ ? »

Or, la Shoah met en lumière que cette réification est *nécessaire* pour que le travail du bourreau soit possible.

L'incalculable travail historique de Hilberg (1985) montre que les camps ont été le fruit d'un processus lent, dont chaque étape contenait en germe la suivante : *définition* de la cible à « atteindre à volonté » ; *expropriation*, transformant « une communauté florissante [dans] un troupeau [méconnaissables] d'affamés²⁷ » ; enfin *concentration*, avec pour visée l'extermination. Je voudrais souligner le lien incontournable entre ces étapes : aucune concentration n'aurait été possible sans expropriation, de même qu'aucune expropriation ne l'aurait été sans une définition préalable. L'élimination de toute trace de similitude est une *conditio sine qua non* qu'aucune emprise ne peut avoir lieu. La similitude se fait obstacle à la cruauté. La réponse de Stangl, commandant de Treblinka, donnée à Sereny dans sa prodigieuse interview, est ici probante : « Mais puisqu'on allait les tuer de toute façon, à quoi bon toutes les humiliations, pourquoi la cruauté ? Pour conditionner ceux qui devaient exécuter ces ordres [dit-il]. *Pour qu'il leur devienne possible de faire ce qu'ils ont fait*²⁸. »

Effacer la dialectique autre/même anéantit toute possibilité d'une rencontre, en supprimant tous les obstacles à l'épanouissement de l'emprise. À ce point, le semblable n'existe plus en tant que tel, et l'indifférence à sa souffrance est l'effet d'un désinvestissement profond qui

26. J. Améry, *Par-delà le crime et le châtiment*, Arles, Actes Sud, 1966, p. 87.

27. R. Hilberg, *La destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Gallimard, 1985, p. 143, 274.

28. G. Sereny, *Au fond des ténèbres* (1974), Paris, Denoël, 1975, p. 107, C'est moi qui souligne.

participe de la pulsion de mort. Il se produit une régression à un stade qui précède l'entrée en scène de la haine, donc de l'objet et du sujet même : « l'externe, l'objet, le haï seraient au tout début, identiques » (Freud, 1915). Et les SS tuent sans haine, comme le disent, de part et d'autre, Bettelheim et Sereny. L'esprit du mal qui se répand, écrit NZ, instaure « une haine, mais sans ambivalence²⁹ » ; à ce point on pourrait rajouter que le pire de ce processus consiste à instaurer le mal sans haine.

La loupe que constitue la Shoah met aussi à jour l'interdépendance victime/bourreau, et nous demande de sortir de l'idée illusoire que ce qui arrive à l'autre puisse ne pas se répercuter sur moi, que la déshumanisation de l'autre ne me conduise pas moi aussi dans cet antre obscur : « celui qui déshumanise se déshumanisant afin de déshumaniser³⁰ ».

L'individualité étant perdue dans l'agglutination totalitaire, c'est la *Kadavergehorsam*³¹ qu'on demande à ses membres, et « quiconque adopte cette aptitude [...] cesse d'être un homme³² », comme ce fut le cas pour les internés dans les camps. Le récit du témoin sur ce point est d'une lucidité poignante : « On a beau foutre des coups de pied dans le ventre des malades [...], gueuler pour la millionième fois *Alles Scheisse* ! Il y a entre eux et nous une relation que rien ne peut détruire [...], ils savent ce qu'on fait de nous. Ils le savent comme s'ils étaient nous. Ils le sont. Vous êtes nous-mêmes³³ ! »

De cette interdépendance, les déportés ne sont pas exempts, et pas seulement les Kapos ou ceux qui, identifiés aux bourreaux, en assumaient les valeurs et les comportements (Bettelheim, 1943). Glazer, survivant de Treblinka travaillant au triage des objets provenant des chargements humains, raconte sa réaction à la nouvelle de la reprise des transports après un mois de pénurie : « Nous avons crié : "Hurrah, Hurrah !" [...]. Le fait que c'était la mort des autres [...] qui signifiait notre vie, n'était plus en question [...]. L'important pour nous c'était de savoir "Seraient-ils riches ou pauvres ?" ». Ré-humanisé, le souvenir devient torturant : « Chaque fois que j'y pense, j'éprouve comme une petite mort ; mais c'est la vérité³⁴. »

Cette interdépendance fonctionne dans les deux directions, et là où la capacité forcenée de résistance des victimes consent à garder l'étincelle de l'humain, les bourreaux aussi semblent en bénéficier. Pendant la révolte de Treblinka et grâce à elle, les SS éprouvent de l'admiration

29. N. Zaltzman, *L'esprit du mal*, op. cit., p. 21.

30. D. Cupa, « L'indifférence : l'"au-delà" de la haine », *Revue française de psychanalyse*, n° 762012, p. 1034.

31. L'obéissance du cadavre. Pendant son procès, Eichmann insistait qu'il s'agit de la plus haute vertu d'un soldat nazi. Je remercie Alexandre Lévy de m'avoir rappelé son origine jésuite : *Perinde ac cadaver*, prescription d'obéissance absolue au Pape.

32. B. Bettelheim, « Comportement individuel et de masse dans les situations extrêmes », op. cit., p. 319.

33. R. Antelme, *L'espèce humaine*, op. cit., p. 257.

34. G. Sereny, *Au fond des ténèbres*, op. cit., p. 227.

pour les insurgés (Sereny, 1974), redevenus à leurs yeux des humains. Ou bien la réaction surprenante de Stangl face à la réponse inouïe d'une déportée, en lui répondant : « non comme une esclave à son maître, mais comme un être humain libre à un homme qu'elle repoussait [...]. Je me suis senti tellement honteux [dit Stangl]. Je l'admire tant pour m'avoir fait face³⁵ ». La honte surgit, signe révélateur du lien inconscient qui unit les êtres humains (NZ, 1998).

Pour aussi répugnante qu'elle soit, comme nous dit Antelme, c'est la condition humaine du SS qu'il faut réussir à penser, outre celle du déporté.

Pour clore cette réflexion, je voudrais rappeler une question trop importante pour ne pas, *a minima*, être évoquée : celle de la collusion sociale qui s'est développée autour de la négation de ce qui se passait dans les camps. Celle-ci s'est diffusée et a touché, en cercles concentriques, personnes, communautés, gouvernements au dedans et au dehors de l'Allemagne nazie (Arendt, 1973 ; Goldhagen, 1998, 2004 ; Breitman, 1998 ; Karski, 2014 ; Gentiloni Silveri, 2015). Cette collusion a alimenté l'horreur et sa durée. Ainsi, une tâche non illusoire de la *Kulturarbeit* demande aussi de se charger des paroles de Stangl : « Personne ne savait rien, n'avait rien deviné. Mais des centaines de soldats et de civils venaient à l'entrée du camp [...]. Ils voyaient des cadavres de Juifs sur le terrain [...]. Ils les photographiaient. Tout l'endroit puait jusqu'au ciel à des kilomètres à la ronde³⁶. »

En guise de conclusion

Considérer la Shoah comme une loupe posée sur l'humain nous aide à éclairer les enjeux contemporains de la *Kulturarbeit*³⁷. L'héritage de NZ est, à cet égard, incontournable.

Bettelheim écrit : « Ceux qui veulent tirer de ces événements un enseignement pour l'avenir doivent accepter non pas la possibilité, mais la probabilité que la plupart des individus ne sont ni des héros, ni des martyrs ; que quand ils sont soumis à une forte tension, à une grande détresse, certains deviennent des héros, mais que le plus grand nombre se délabre assez rapidement, et que l'inhumanité peut se trouver à la fois chez les nazis et chez leurs victimes³⁸. »

NZ nous enseigne que l'esprit du mal³⁹ est une potentialité de l'humain toujours prête à resurgir, l'homme et ses institutions étant exposés au risque, toujours actif, de dégradation et de pervertissement. L'assomption individuelle et collective de cette potentialité peut nous

35. *Ibid.*, p. 217.

36. *Ibid.*, p. 255.

37. Un tel travail demanderait à être déployé dans d'autres espaces.

38. B. Bettelheim, « Eichmann : le système, les victimes », dans *Survivre*, Paris, Laffont, 1963, p. 313.

39. Ici dans le sens de *fantasme*, de ce qui organise la réalité psychique de tout être humain et qui peut toujours revenir à la lumière.

aider à progresser dans la *Kulturarbeit* en nous protégeant de la répétition, mais elle sollicite la levée de « toute ligne de démarcation entre le normal et l'abject⁴⁰ ».

Malgré les considérables efforts de pensée réalisés après la Shoah, nous résistons à considérer les bourreaux d'hier et d'aujourd'hui comme des semblables, des hommes ordinaires, banals. De même, nous sommes réticents à considérer la déshumanisation comme une potentialité pour chacun d'entre nous – cette déshumanisation qui se met en acte dans le quotidien –, et qui ne peut se jouer dans le lien à l'autre sans nous atteindre nous-mêmes. Pourtant, une telle perspective dévoile la part active que nous pourrions avoir, *a minima*, dans le renversement du processus de déshumanisation.

Nous ne percevons pas les collusions internes et externes qui alimentent les catastrophes (passées et présentes). Les murs levés contre les migrants, l'atteinte à la liberté de circulation, ne nous protégeront pas de la montée des fanatismes, si nous n'assumons pas la part que nous, hommes « civilisés », avons eu dans leur développement. Est ici en jeu cette notion précieuse que Levi nous a offerte avec le concept de *zone grise*⁴¹.

Les multiples formes de fanatisme qui traversent notre monde contemporain et les approches totalitaires qui s'affirment subrepticement, et à différents niveaux dans nos cultures, sont tributaires de notre passé, et des logiques qui ont soutenu les idéologies et les génocides du XX^e siècle. Ces logiques sont devenues des *modèles à suivre* pour les nouveaux messies et ce sont elles qui donnent naissance dans l'histoire contemporaine à la mise en place de pensées « unique ».

Le *modèle Auschwitz*, visant à effacer l'humanité de l'homme au travers de l'effacement de la dialectique autre/semblable et toujours agissant ; et ce, non seulement dans le désastre des migrations⁴² des peuples poussés à l'exode par la violence et la misère, dans les guerres, les génocides ou les nouvelles formes de terrorisme, mais dans le cœur même de notre culture, imprégnée comme elle l'est de scientisme, de folie de l'évaluation (Abelhauser et coll., 2011), de marchandisation de la formation et de la recherche⁴³. Une véritable machine de désintégration

40. N. Zaltzman, « D'un raccordement de mémoire problématique », *Penser/rêver*, n° 7, 2005, p. 226.

41. Dans sa réflexion sur la nature de la domination totalitaire, Levi introduit ce concept, en creusant la question de la frontière troublante qui existe entre bourreau et victime, donc celle de la collusion, de la complicité et de la responsabilité. Il écrit : « la classe hybride des prisonniers-fonctionnaires dans les camps, qui en constitue l'ossature et, en même temps, l'élément le plus inquiétant. C'est une zone grise, aux contours mal définis, qui sépare et relie à la fois les deux camps des maîtres et des esclaves », P. Levi, *I sommersi e i salvati*, Turin, Einaudi, 1986, p. 42. Mengaldo (2007) étend le concept de Levi à la question du rapport entre le témoignage et l'écoute.

42. Idées développées notamment par Tessitore et coll. (2019).

43. Je songe à mon domaine universitaire, envahi par le langage économique : *débit, crédit, produit* de la recherche, *nomen omen*, disaient les anciens latins, le nom est un présage ; ou au diktat des évidences empiriques, illusion effaçant la complexité de la recherche sur l'humain

du manque (Ham, 2008) soutient le totalitarisme de la technique et du marché ; celui-là même que Pasolini désignait comme techno-fascisme.

NZ termine son ouvrage *L'esprit du mal* en nous invitant à un effort collectif à la *Kulturarbeit*, entrecroisé, bien sûr, à l'effort individuel qui opère dans la cure. Celui-ci n'est cependant pas suffisant pour avancer collectivement dans le *savoir intime* du mal *dans* l'homme : « Le travail de la culture est ce savoir intime. Il ne suffit pas que le sachent les individus, un à un. Il faut aussi que l'humanité, celle qui se purifie de ses propres crimes, réussisse à *connaître* l'intimité en elle de la dimension du mal⁴⁴. » Ce travail exige un *dé-rangement de l'esprit* qui nous propulse loin d'une célébration de l'humain (Zaltzman, 2005) ; serons-nous capables de soutenir un tel travail ?

Les puissants mots d'Aulagnier (1986) peuvent, dès lors, être conviés : la psyché individuelle et collective se maintient en vie si nous arrivons à préserver un investissement libidinal de la réalité ; les conditions élémentaires de ces investissements « sont des illusions qui réussissent à ignorer que [...] la volonté de mise à mort du désir est aussi grande que le désir de désir⁴⁵ ».

Les poisons de l'idéalisation, du clivage et de la projection sont nécessaires pour nous protéger de notre propre fragilité, individuelle et collective ; ce poison est une sorte de « respiration vitale pour la psyché⁴⁶ », d'où la nécessité de laisser « dans l'ombre la part du négatif qui ne doit pas être élaborée⁴⁷ ». C'est également la position d'Adorno (1972). Pourtant, ce qui a été gagné n'est pas perdu, lui répond NZ dans le même débat, il reste un patrimoine de la *Kultur* pour les générations actuelles et futures. Le *rien* que la pensée rencontre en essayant de saisir le mal n'est pas le même que celui qui précède l'effort d'intelligibilité.

Le déshumain dans l'humain, la vie dans la mort et la mort dans la vie sont des précieux paradoxes à contenir, malgré l'angoisse qui en découle. Freud nous l'enseigne : c'est la reconnaissance, la prise en charge de l'impossible, qui dévoilent la possibilité même de l'espérance. L'ancrage à la fécondité des apories devient alors un devoir éthique pour la pensée. Mais aucun dé-rangement n'est possible sans un cadre, un *holding* qui le soutienne ; comment, dès lors, prendre en charge, au niveau individuel et collectif, les fragilités de l'homme contemporain ? Ne pas prendre en compte l'effondrement des garants métasociaux et métapsychiques auxquels nous avons à faire face, « c'est faire violence au sujet et c'est accroître le mal-être de tous⁴⁸ ».

dans l'ivresse toute-puissante de l'objectivité, qui engendre la banalisation et la sérialisation de ses résultats, cachant l'angoisse de l'impuissance qu'on n'arrive pas à gérer, même pas à voir.
44. N. Zaltzman, *L'esprit du mal*, *op. cit.*, p. 110.

45. N. Zaltzman, « La mort dans l'âme », *Topique*, n° 1, 2001, p. 61.

46. R. Colin l'indiquait dans le cadre d'un débat sur *L'esprit du mal* (R. Francioli, « Débats autour d'un livre. L'esprit du mal », *Bulletin du Quatrième groupe*, n° 45, 2008, p. 64).

47. *Ibid.*

48. R. Kaës, *Le malêtre*, Paris, Dunod, 2012, p. 246.

Nathalie Zaltzman et son *esprit d'insoumission* (Lévy, 2011) reste un extraordinaire exemple de psychanalyste engagée, de cette attention portée au collectif que nous nous devons maintenir et développer. « Que ses paroles vigoureuses nous accompagnent encore longtemps » (Colin, 2009).

Bibliographie

- ABELHAUSER, A. ; GORI, R. ; SAURET, M.-J. 2011, *La folie évaluation*, Paris, Fayard.
- ADORNO, T. W. 1972. *La psychanalyse révisée*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2007.
- AMÉRY, J. 1966. *Par-delà le crime et le châtement*, Arles, Actes Sud.
- ANTELME, R. 1947. *L'espèce humaine*, Paris, Robert Marin.
- ARENDRT, H. 1963. *Eichmann à Jérusalem*, Paris, Gallimard.
- ARENDRT, H. 1973. *Les origines du totalitarisme*, Paris, Le Seuil.
- AULAGNIER, P. 1975. *La violence de l'interprétation*, Paris, Puf.
- AULAGNIER, P. 1982. « Condamné à investir », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 25 (tr. it. in *notes per la psicoanalisi*, n° 7, 2016).
- BEETSCHEN, A. 2011. « Le défi de la déliaison », dans collectif, *Psyché anarchiste. Débattre avec Nathalie Zaltzman*, Paris, Puf.
- BETTELHEIM, B. 1943. « Comportement individuel et de masse dans les situations extrêmes », dans *Survivre*, Paris, Laffont.
- BETTELHEIM, B. 1963. « Eichmann : le système, les victimes », dans *Survivre*, Paris, Laffont.
- BLANCHOT, M. 1969. *L'entretien infini*, Paris, Gallimard.
- BOURSIER, V. ; GIOIA, F. ; COPPOLA, F. 2019. « Digital storytellers: Parents facing with children's autism in an Italian web forum », *MJCP*, vol. 7, n° 3.
- BREITMAN R. 1998. *Il silenzio degli Alleati*, Milan, Mondadori.
- CHABERT, C. 2011. « Un mot qui dérange », dans collectif, *Psyché anarchiste. Débattre avec Nathalie Zaltzman*, Paris, Puf.
- COLIN, R. 2009. « Éditorial du 13 février », <https://www.quatrieme-groupe.org/pdf/editoriaux-du-site-de-janvier-2007-a-janvier-2010.pdf>
- CUPA, D. 2012. « L'indifférence : l'«au-delà» de la haine », *Revue française de psychanalyse*, n° 76.
- DE ROSA, B. 2009. « La dimensione del male e il Kulturarbeit. Meditando su *L'esprit du mal* di Nathalie Zaltzman », *Psicoterapia psicoanalitica*, n° 2, p. 221-235.
- DE ROSA, B. (sous la direction de), 2014. *Il male dal prisma del Kulturarbeit. Sull'opera di Nathalie Zaltzman*, Milan, FrancoAngeli.
- DE ROSA, B. 2016. « La resistenza dell'umano : situazione-limite, testimonianza ed ascolto. Una lettura psicoanalitica », *Iride*, n° 79, p. 531-550.
- DE ROSA, B. 2018a. « Le mal extrême, arcanum imperii, arcanum humani. Un regard intégré sur la notion d'emprise », *Cliniques Méditerranéennes*, n° 2, p. 179-191.
- DE ROSA, B. 2018b. « Le Kulturarbeit et ses défaillances : passé et présent », dans R. Hamon, Y. Trichet (sous la direction de), *Les fanatismes, aujourd'hui*, Rennes, PUR.

- DE ROSA, B. 2019. « *Si vis vitam para mortem*. Dalla pulsione di morte alla pulsione anarchica », *Interazioni*, n° 1, p. 32-46.
- DE ROSA, B. 2020. « Nathalie Zaltzman et l'enjeu du *Kulturarbeit* dans la rencontre entre témoignage et écoute », dans J.-F. Chiantaretto, G. Gaillard (sous la direction de), *Psychanalyse et culture : l'œuvre de Nathalie Zaltzman*, Paris, Ithaque.
- DIET, E. 2019. « Le temps de la résistance », *Connexions*, n° 111, p. 9-10.
- FÉDIDA, P. et coll. 2007. *Humain/déshumain*, Paris, Puf.
- FRANCIOLI, F. 2008. « Débats autour d'un livre. L'esprit du mal », *Bulletin du Quatrième groupe*, n° 45, p. 62-70.
- FREUD, S. 1915. « Pulsions et destins de pulsions », dans *OCF*, XIII, Paris, Puf.
- FREUD, S. 1921. « Psychologie des masses et analyse du moi », *OCF*, XVI, Paris, Puf.
- FREUD, S. 1932. « La décomposition de la personnalité psychique », *OCF*, XIX, Paris, Puf.
- GENTILONI SILVERI, U. 2015. *Bombardare Auschwitz*, Milan, Mondadori.
- GOLDHAGEN, D.-J., 1998. *Les bourreaux volontaires de Hitler*, Paris, Le Seuil.
- GOLDHAGEN, D.-J. 2004. *Le devoir de morale. Le rôle de l'Église catholique dans l'holocauste*, Paris, Le Seuil.
- GREEN, A. 2000. « La mort dans la vie », dans J. Guillaumin (sous la direction de), *L'invention de la pulsion de mort*, Paris, Dunod.
- GRUNBERGER, B. 1971. *Le narcissisme*, Paris, Payot.
- HAM, M. 2008, « État de la horde. Ultralibéralisme, hypermodernité et toute-puissance du père », *Cliniques méditerranéennes*, n° 2, p. 109-129.
- HILBERG, R. 1985. *La destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Gallimard.
- KAËS, R. 2012. *Le malêtre*, Paris, Dunod.
- KARSKI, J. 2014. *L'uomo che scoprì l'Olocausto*, Milan, Rizzoli.
- LEVI, P. 1958. *Si c'est un homme*, Paris, Julliard.
- LEVI, P. 1986. *I sommersi e i salvati*, Turin, Einaudi.
- LÉVY, G. (sous la direction de) 2011. *L'esprit d'insoumission*, Paris, Campagne Première.
- LOEWENTHAL, E. 2014. *Contro il Giorno della Memoria*, Turin, add editore.
- MENGALDO, V., 2007. *La vendetta è il racconto*, Turin, Boringhieri.
- ROBERT, P. 2007. *Le nouveau Petit Robert*, Paris, SEJR.
- SERENY, G. 1974. *Au fond des ténèbres*, Denoël, 1975.
- SCARFONE, D. 2007. « Seul ce qui est humain peut nous être étranger », dans Férida et coll., *Humain/déshumain*, Paris, Puf.
- SCARFONE, D. 2011. « Besoin, emprise, régression et anarchie », dans collectif, *Psyché anarchiste. Débattre avec Nathalie Zaltzman*, Paris, Puf.
- TESSITORE, F. ; GLOVI, F. ; MARGHERITA, G. 2019. « Pre and post migratory experiences of refugees in Italy: an interpretative phenomenological analysis », *MJCP*, vol. 7, n° 3.
- ZALTZMAN, N. 1998. *De la guérison psychanalytique*, Paris, Épîtres.
- ZALTZMAN, N. 1998. « Faire une analyse et guérir : de quoi ? », dans *De la guérison psychanalytique*, Paris, Épîtres. (tr. it. dans *notes per la psicoanalisi*, n° 12, 2018).

- ZALTZMAN, N. 1998. « *Le normal, la maladie et l'universel humain* », dans *De la guérison psychanalytique*, Paris, Épîtres. (tr. it. in *notes per la psicoanalisi*, n° 13, 2019).
- ZALTZMAN, N. (sous la direction de) 1999. *La résistance de l'humain*, Paris Puf.
- ZALTZMAN, N. 2001. « La mort dans l'âme », *Topique*, n° 1, p. 57-68.
- ZALTZMAN, N. 2007. *L'esprit du mal*, Paris, l'Olivier (tr. it, Rome, Borla, 2011).
- ZALTZMAN, N. 2005. « D'un raccordement de mémoire problématique », *Penser/rêver*, n° 7, p. 223-230 (tr. it. dans *notes per la psicoanalisi*, n° 10, 2017).
- ZALTZMAN, N. 2011. « Qui est le barbare ? », dans collectif, *Psyché anarchiste. Débattre avec Nathalie Zaltzman*, Paris, Puf